

PAIX DE L'ABONNEMENT.
 La Haye. Provinces.
 Pour un an . . . 26 fl. 30 fl.
 six mois . . . 14 » 16 »
 trois mois . . . 7 » 8 »

PRIX DES INSERTIONS.
 es premières 5 lignes fl. 1.50 timbre
 comprise et mots, par ligne en sus.

JOURNAL DE LA HAYE.

BUREAU DE LA RÉDACTION
 à La Haye, Lager Nieuwstraat,
 derrière le Prinsengracht, Noordzijde
 BUREAU POUR L'ABONNEMENT ET LES
 ANNONCES,
 Chez M. Van Weelden, libraire,
 Spui, à La Haye.
 Les lettres et paquets doivent être
 envoyés à la direction française post.

LA HAYE, 2 Janvier.

Nous avons dans notre numéro d'avant-hier, commencé la publication de la revue politique de l'année 1846, nous la continuons et après :

L'avènement de Pie IX au siège pontifical a été regardé par l'Europe entière comme l'inauguration d'une ère nouvelle. Les premiers actes du nouveau pape ont signalé une politique sage et conciliante, et désormais les Etats romains ne seront plus étrangers aux progrès du siècle et à la marche des idées. L'amnistie accordée aux condamnés politiques a détruit dans leurs germes les projets des factieux qui voulaient révolutionner l'Italie.

Les lettres patentes du roi de Danemarck relatives à la succession des duchés de Schleswig et Holstein ont produit en Allemagne une irritation fâcheuse qui doit être attribuée en grande partie aux efforts faits par la presse pour donner à cet acte une portée qu'il n'a pas. Cette question sera résolue, il faut l'espérer, en 1847, de manière à faire cesser un conflit regrettable.

Le gouvernement prussien, dans le but de mettre un terme aux discussions intestines qui se manifestaient depuis quelque temps au sein de l'église protestante, a provoqué la réunion d'un synode général. Si les décisions de cette assemblée n'ont pas produit un résultat définitif, elles ont eu au moins pour effet de calmer jusqu'à un certain point l'irritation des luttes religieuses.

Dans l'année 1846 le schisme des Ronge et des Czarski n'a pris aucun développement. A l'empressement qui avait accueilli dans quelques Etats allemands les prédications de ces sectaires, a succédé une froide indifférence qui doit bientôt faire place à l'oubli.

La Russie, au milieu des graves préoccupations qu'entraîne avec elle l'administration d'un vaste empire et des difficultés que rencontre l'établissement d'un système d'unité et de centralisation, s'efforce de développer les ressources de ses vastes Etats. Des traités de commerce et de navigation conclus avec diverses puissances de l'Europe auront pour effet de rendre plus fréquentes et plus avantageuses les relations commerciales de ce pays avec les autres nations.

Le gouvernement ottoman continue l'œuvre de réforme entreprise par le dernier sultan et à laquelle son fils, son successeur, paraît s'être sincèrement dévoué en s'entourant des conseils de tous les hommes éminents qui ont fait une étude sérieuse de la civilisation européenne. Le voyage d'Ibrahim-Pacha en France et en Angleterre; la visite récente du Bey de Tunis à la cour de France et l'ambassade envoyée en France par l'empereur du Maroc, indiquent de la part des princes mahométans le désir sincère de faire profiter leurs sujets du contact des mœurs, des sciences, des arts et de la civilisation des peuples de l'Europe.

L'année 1846 a vu se nouer des rapports plus intimes et en même temps plus avantageux pour les deux peuples de Bel-

gique et des Pays-Bas. Le traité de commerce que nous avons conclu avec nos voisins ne pourra manquer de développer les honnes et utiles relations du commerce néerlandais avec le commerce belge. Les deux gouvernements, dans la conclusion de ce traité, n'ont été mus que par l'intérêt bien entendu de leurs sujets respectifs.

La Belgique a vu un ministère purement conservateur succéder à un ministère mixte qui s'est retiré à la suite de divisions intestines sur la grave question de l'enseignement moyen. Tout annonce que cette question, qui passionne les esprits en Belgique, sera réglée dans la session de 1847 de manière à répondre aux vues des hommes modérés de tous les partis, qui voient d'ailleurs avec satisfaction le ministère s'efforcer de marcher dans la voie de la conciliation, seule politique possible aujourd'hui.

Parmi les lignes de communication ouvertes en 1846, la plus importante, sous le point de vue politique comme sous le rapport industriel et commercial, est celle du chemin de fer du Nord qui nous met à deux jours de marche de Paris. L'achèvement de cette ligne qui unit la France au Nord-est de l'Europe, est un de ces événements heureux dont la cause de la civilisation et du progrès doit se réjouir. Les chemins de fer sont les missionnaires de la paix, comme ils sont le plus puissant agent du commerce et de l'industrie.

Les événements en général qui se sont passés dans le Nouveau-Monde pendant l'année qui vient de s'écouler, sont d'une nature peu satisfaisante. A peine le gouvernement des Etats-Unis avait-il mis fin par un traité honorable au long différend de l'Orégon, et écarté ainsi toute cause actuelle de conflit avec la Grande-Bretagne, qu'il s'est jeté, pour des circonstances que nous avons rappelées hier, dans une guerre fort coûteuse avec une république voisine, le Mexique. Quelque déplorable que soit en général toute guerre entre des nations voisines, celle-ci a fourni l'occasion à l'Union américaine d'attirer sur elle, comme puissance militaire, les regards des hommes-d'Etat, qui, depuis la seconde guerre contre la Grande-Bretagne, terminée par un traité de 9 ans, ne la regardaient plus que pour étudier les causes de sa croissante prospérité.

Dans une seule campagne ses armées et sa jeune marine lui ont soumis les régions les plus riches et les plus fertiles du globe. D'après ce qu'est cette république, qui ne compte que 70 années d'existence nationale, on peut prédire ce qu'elle serait en état de faire, si dans dix ans elle était dans la nécessité de s'armer pour une grande lutte.

Au demeurant les succès mêmes des armées américaines font surgir de graves difficultés et l'attitude du peuple mexicain donne lieu de supposer qu'il ne se soumettra pas sans une résistance énergique et désespérée.

Une autre partie de l'Amérique souffre aussi des horreurs de la guerre: la lutte de Buenos-Ayres et de Montevideo a encore ensanglanté cette année les rives de la Plata, et toutes les tentatives d'intervention pacifique de la part de l'Angleterre et de la France pour mettre un terme à cette querelle acharnée, ont été vaines. Un commencement d'intervention armée de ces

deux puissances n'a pas mieux réussi, et, en commençant une année nouvelle, nous n'avons qu'à constater encore un fâcheux *statu quo*.

Cette appréciation rapide et sommaire que nous avons mise sous les yeux de nos lecteurs, nous permet d'espérer en somme, que, grâce à la sagesse des gouvernements et au bon esprit des peuples, les ferments de discorde et d'agitation que l'année 1846 a légués à l'année qui commence, s'éteindront sans amener aucune complication grave. Nous ferons, en terminant, des vœux ardents autant que sincères, pour que les désastres qui ont affligé l'année dernière une partie des populations de l'Europe ne laissent d'autre trace que celle d'un souvenir pénible, mais effacé autant qu'il est possible par la perspective d'un avenir meilleur.

S. M. notre auguste Reine a fait distribuer pendant les rigueurs de la saison des vêtements et des couvertures de laine, à 150 nécessiteux de la commune de Soestdyk, et des couvertures de laine à 114 enfants pauvres qui, grâce aux bienfaits de la Reine, participent à l'instruction donnée dans l'école de cette commune. S. M. a en outre accordé une somme d'argent pour procurer du travail aux pauvres journaliers privés d'ouvrage pendant cette saison.

On écrit de Middelbourg que la frégate de la marine royale de Prins van Oranje que commande S. A. R. le Prince Henri des Pays-Bas, a quitté le 11 décembre Gibraltar pour retourner dans les Pays-Bas.

Tout ce que l'on dit des divisions intestines du cabinet espagnol et de son prétendu effroi à l'approche de la session, est entièrement dénué de fondement. Le ministère dispose tout avec la plus grande activité pour l'ouverture des cortès. L'esprit qui a présidé aux délibérations de la réunion des députés ministériels, dans les salons de la direction des mines, est d'un favorable augure.

Il est peu douteux, d'après les tendances à la conciliation manifestées par le parti ministériel, que la fraction conservatrice de la chambre n'hésitera pas à se rallier aux modérés, afin de tenir tête à la minorité progressiste, ainsi que l'ont dit plusieurs orateurs dans cette réunion. Il doit y avoir dimanche prochain une réunion nouvelle à laquelle assisteront probablement beaucoup de conservateurs: ils y seront convoqués spécialement.

On croit savoir que les carlistes s'agitent beaucoup, et qu'ils n'attendront peut-être pas la fin de l'année pour hasarder quelque tentative. La vigilance du gouvernement et l'excellent esprit de l'armée déjoueront tous ces projets.

La Gazette de Madrid publie le texte du contrat entre le gouvernement et la Banque de St-Ferdinand. Aux termes de ce contrat la Banque fera au gouvernement les avances des capitaux nécessaires pour le service public, jusqu'à concurrence de la somme intégrale qui sera votée pour ce service par les prochaines cortès. Outre 67 millions de réaux fournis mensuellement au cabinet par la Banque, le semestre du 3 p. c. à l'échéance du mois de juin de l'année 1847, sera assuré. Le renouvellement de ce contrat est une circonstance très-favorable au ministère à la veille de l'ouverture de la session.

FEUILLETON DU JOURNAL DE LA HAYE, 3 JANVIER 1847.

CLARISSE HARLOWE. (*)

Miss Anne Howe à miss Clarisse Harlowe.

10 janvier 17.

Ma chère Clarisse, quels troubles viennent agiter votre maison, et comment donc votre nom, entouré de louanges, s'est-il trouvé mêlé à cette aventure? Non, votre amie, je ne sais que les bruits qui courent sur la rencontre de votre frère avec M. Lovelace; même on ajoute, et pourtant l'adversaire de M. James n'est pas l'enfant gâté du public! que votre frère a tous les torts. Est-il vrai qu'il a peine arrivé sur le terrain, M. James Harlowe se précipite comme un furieux sur son adversaire? « Prenez garde, monsieur, lui aurait dit M. Lovelace, et il ne l'a blessé qu'à son corps défendant. On ajoute que M. Harlowe et vos oncles auraient regardé comme une insulte la visite que le vainqueur fit à votre frère, après le duel. Enfin, ma chère et digne Clarisse, savez-vous bien quel est ce fougueux gentilhomme, et que son ressentiment n'est pas sans quelque danger pour votre famille? Répondez, je vous prie, à ces questions d'une amitié inquiète et dévouée. Vous savez si je vous aime; ma tendresse pour vous a quelque chose qui vous regarde, à bon droit, comme l'honneur des filles de la famille. Je n'ai pas peur que vous ne soyez mal protégée, mal défendue; mais il est bon et charmant, mais, avec les meilleures qualités de la tête de famille, elle manque de volonté; elle tremble devant son père, elle a peur de votre sœur, deux méchants âmes qui vous pousseront, dans un sentier difficile. Voilà où j'en suis, ma chère Clarisse; répondez-moi de notre amitié, répondez-moi!

Miss Harlowe à miss Anne Howe.

An château d'Harlowe, le 13 janvier,

Monsieur, j'allais vous dire, mon cœur a besoin d'une amitié éclairée comme celle de votre, pour supporter quelque peu de sa tristesse. Jusqu'à ce jour et tout mon bon grand-père à vécu, rien ne se peut comparer au tranquille bonheur de ma première jeunesse; j'étais un être heureux, qui

ne savait rien des plus petits chagrins de la vie, et maintenant me voilà exposée, sans que je puisse dire comment cela s'est fait, à tous les reproches, à tous les blâmes; cette fortune que m'a laissée mon grand-père, et la bienveillance des deux oncles qui nous restent, a excité, outre mesure, la mauvaise volonté de mon frère et celle de ma sœur. Apprenez donc par quel accident imprévu cette jalousie cachée a éclaté sans contrainte; c'est un récit que je dois vous faire, dans mon intérêt personnel, et quand bien même votre amitié ne l'exigerait pas.

Il y a six semaines environ, mon frère était en Ecosse, dans la belle terre que lui a laissée sa marraine, et moi-même j'habitais la *laiterie*, cette belle maison des champs qui a appartenu à mon grand-père, qui m'appartient aujourd'hui, et dont j'ai laissé l'administration à mon père, lorsque je vis arriver chez moi, portant sur son visage une joie inaccoutumée, ma sœur Arabelle; jamais je ne l'avais vue si éloquente, si expansive: « Chère Clary, me dit-elle, apprenez mon bonheur; mon oncle Antony, à la prière du lord M***, nous a présenté le neveu du lord, M. Lovelace, un beau jeune homme, ô ma bonne Clarisse, si beau, si bien fait! un vrai gentilhomme, l'héritier du titre et des biens de son oncle; sans compter la fortune de lady Sara Sadlier, et de lady Betty Lawrence, ses deux tantes, et si vous saviez que d'esprit, que de grâces, que de bonne humeur! Mais croyez-vous qu'il me trouve assez belle pour lui, Clarisse? » Ainsi parlant, ma sœur se regardait dans un miroir, et elle s'adressait à elle-même de beaux petits coups d'œil, de complaisants sourires! Je sais bien, ma chère miss, que c'est mal de parler ainsi d'une sœur aînée; mais j'ai besoin de vous tout dire, pour vous prouver que miss Arabelle n'est guère la bienvenue à s'écrier aujourd'hui: si donc! et qu'elle n'a jamais eu le moindre penchant pour M. Lovelace.

Nous reçûmes exactement sa visite chaque jour pendant la dernière quinzaine du mois de novembre, et cependant, tout bien accueilli qu'il fut par ma sœur, notre gentilhomme ne se déclarait pas. D'abord miss Arabelle, quelque peu étonnée, l'excusait de son mieux. Elle prétendait qu'il était retenu par la timidité, par le respect; elle-même elle était peut-être un peu sévère avec lui, et elle se promettait bien, à la première occasion, de lui montrer moins de réserve. Ainsi fit-elle; mais ce beau prétendant, qui le croirait? quelque bon vouloir qu'on lui témoignât, se maintint dans le retranchement obstiné de sa timidité naturelle. Alors, et en désespoir de cause, miss Arabelle eut recours au dédain, à la bouderie. Tout d'un coup elle se mit à éviter ce soupçon maladroît, avec autant d'empressement qu'elle en avait mis à le rechercher. Lui cependant, voyant ma sœur dans ce violent dépit, n'alla-t-il pas s'imaginer que le moment était bien choisi pour lui parler de mariage? Comment se fit la proposition, je n'en sais rien.

Toujours est-il qu'il fut refusé net par la jeune personne, et, chose étrange! cet homme qui, dit-on, a la grande habitude des passions du cœur, eut la cruauté de se méprendre sur le refus d'une fille irritée. Il la prit au mot, non pas toutefois sans témoigner un violent déplaisir. « C'était, disait-il une grande épreuve qu'il venait de subir! Il ne s'attendait pas, Dieu le sait, à rencontrer un esprit si ferme. — Et quel malheur de vous avoir déçu, miss Abarelle! » En même temps il poussa de gros soupirs. Puis, après avoir déposé un baiser brûlant sur la main de ma sœur, il s'en alla prendre congé de ma mère, dans les termes de la résignation la plus soumise et du plus profond respect. On crut d'abord qu'il reviendrait, qu'il ne s'agissait que d'une bouderie passagère, d'une pluie d'orage; mais quand on sut qu'il avait été chez M. Antony, lui-même, pour témoigner à notre oncle combien il était malheureux de voir ce projet d'alliance cruellement rompu par le refus formel de ma sœur, nous comprimes enfin qu'il ne s'agissait plus rien de ce côté-là. Aussitôt voilà miss Arabelle qui se met à traiter M. Lovelace comme le dernier des hommes; oui, ce brave gentilhomme, de tant de grâce et de tant d'esprit, *ma chère Clary!* ce gentil héritier d'une pairie et d'une si haute fortune, n'est plus maintenant qu'un fat, un mal appris, un caractère odieux, un de ces hommes qui non-seulement de l'attention, mais des regards d'une honnête femme. Non, pour tout l'or du monde, miss Arabelle n'eût pas épousé un pareil mécréant! Ainsi elle parle à cette heure, sans se rappeler ses exclamations: « Qu'il est beau, ma chère Clarisse! et suis-je donc assez belle pour lui? »

Quelque temps après sa visite à notre oncle Antony, M. Lovelace vint présenter ses humbles hommages à mon père et à ma mère; il ne voulait pas, disait-il, renoncer à l'amitié d'une famille pour laquelle il professait tant d'estime, un dévouement absolu, et d'ailleurs il était déjà bien assez à plaindre d'avoir manqué une alliance à laquelle il tenait si fort. Le malheur voulut que je fusse présente à cette visite de M. Lovelace. Son regard, plus d'une fois, s'était arrêté sur ma personne; aussi quand il fut parti, ma sœur Arabelle s'écria qu'elle me cérait M. Lovelace et de grand cœur; ma tante Hervey eut la bonté d'ajouter: « Cela ferait le plus beau couple du monde. » Ma mère dit qu'il était fâcheux que M. Lovelace n'eût pas une réputation méritée par mon oncle Harlowe répondait à ma mère que par le ciel! sa Clarisse, sa fille-niece, était assez belle pour faire un ange d'un démon; mon oncle Antony était de l'avis de son frère. Mon père seul garda le silence pendant toute la conversation qui, vous le pensez bien, n'avait rien de secret. Cependant je m'étais retirée au premier mot qui s'était dit sur la possibilité de cette alliance; ma tante Hervey m'apprit plus tard que mon père, interrogé à son tour, avait répondu qu'il ne savait trop que dire et que penser; il venait de recevoir une lettre de son fils, et dans cette lettre

(*) Voir le Journal de La Haye, 1846.

lennels, ils ont fait des processions, ils ont renoncé pendant des semaines entières à se nourrir de chair de porc; rien n'y a fait: au printemps ils avaient fini de guerre lasse, par jeter à l'eau leurs idoles qui n'avaient pas la puissance de faire cesser la pluie, en août ils ont fait brûler les dieux qui ne voulaient pas mettre fin à la sécheresse. Ces contre-temps ont, comme à l'ordinaire, engendré des maladies; le choléra-morbus a fait de nombreuses victimes, et la population, frappée des mêmes idées que nous avons vues se produire en Europe lors de l'apparition de ce fléau, s'est imaginée qu'elle était livrée à des émissaires.

» A peine, dit une correspondance du mois d'août, à peine cette rumour s'était-elle évanouie qu'il nous en est venue une autre tombée, on ne sait d'où. Il y a dix jours environ on a vu placarder sur les murs de Ning-Po et à tous les coins de ses rues des affiches qui avertissaient la population de se tenir sur ses gardes, et les villes voisines étaient, disait-on, visitées par de mauvais esprits qui erraient pendant la nuit dans les rues, faisant un bruit furieux et entrant dans les maisons pour y faire du mal aux habitants. Pour combattre l'influence de ces esprits, il fallait employer certains charmes et s'habiller de certaines étoffes, surtout de couleur rouge.

» En conséquence, on a vendu beaucoup de ces charmes, et les marchands qui avaient des approvisionnements d'étoffes rouges ont réalisé de beaux profits. On dit que plus de 3,000 de ces esprits habitent la ville depuis plusieurs jours, et je vous assure que, jeunes et vieux, tous les Chinois en ont grand peur. De plus, comme les mauvais esprits sont soumis à l'un des deux grands principes entre lesquels les Chinois partagent toute la nature, le principe *yan*, et comme, d'un autre côté, les gongs et les chaudrons de toute espèce dépendent du principe opposé, *yang*, je puis vous assurer que ces derniers ont été battus à tour de bras pour chasser les mauvais esprits. Ça encore été une excellente occasion aux marchands de métaux pour écarter tous les approvisionnements de leurs magasins. Il y a des gens qui ont si peur de ces esprits, qu'ils n'osent pas se coucher pendant la nuit et dorment seulement pendant le jour.

» Pour comble de malheur, en même temps que la visite des mauvais esprits, nous avons reçu une secousse de tremblement de terre, mais heureusement sans avoir aucun sinistre à déplorer. L'imagination de la multitude est très-frappée de toutes ces circonstances; comme de raison, elle s'ingénie à leur trouver des causes, et celles qu'on leur assigne sont telles qu'elles doivent en général inspirer des sentiments hostiles contre les Européens. Le plus souvent c'est à leur présence, à celle des missionnaires qu'on attribue toutes les circonstances fâcheuses qui frappent le Céleste-Empire.

Des fortifications européennes.

Nous empruntons au journal français *La Presse* l'article suivant :

Un honorable député, M. Ardant, lieutenant-colonel du génie, vient de publier un ouvrage qui, sous tous les rapports, mérite l'attention du pays. Cet ouvrage, d'un petit volume, a pour titre : *Considérations politiques et militaires sur les travaux de fortifications exécutés depuis 1815, en France et à l'étranger* (1). L'auteur ne s'adresse pas seulement à l'armée, mais aux chambres, au gouvernement, aux hommes qui se préoccupent de ces grandes questions sociales et financières, dont le dernier mot est l'avenir de la France.

Membre de plusieurs commissions à la chambre des députés, chargé d'examiner des projets de loi pour la défense des côtes et la fortification de nos ports, le colonel Ardant a été frappé de l'énormité du chiffre de 188 millions de francs auquel se montent déjà les dépenses faites ou projetées pour cet objet; dépenses qui menacent de s'élever beaucoup au-delà, si l'on adopte définitivement ce principe :

Que tout port mis en état de recevoir des bâtiments de guerre ou de commerce, dans un bassin à flot, doit immédiatement être muni d'une fortification capable de protéger sa prospérité future et de l'empêcher de tomber entre les mains des Anglais.

Pour se former une opinion approfondie et consciencieuse sur ces divers projets, l'auteur a dû se demander d'abord : Si les dépenses proposées pour les ports n'étaient pas hors de proportion avec l'intensité et l'imminence des dangers auxquels elles sont destinées à obvier, et si d'autres parties de la frontière, notamment celles qui font face à l'est et au nord, ne réclameraient pas à plus juste titre l'attention du gouvernement.

Ensuite, l'auteur a recherché si les mesures proposées dans les projets de loi présentés en 1845 et 1846 pour la défense de nos côtes et de nos ports, sont bien les plus efficaces de celles que l'on peut adopter.

En étudiant les deux questions l'honorable député est arrivé à ces conclusions que son ouvrage a pour but de développer :

1° On ne se préoccupe pas assez, en France, des travaux de fortifications exécutés à l'étranger;

2° La crainte inspirée à notre commerce et à quelques uns de nos hommes d'Etat par la marine à vapeur anglaise et les canons-obusiers dont elle est armée, est exagérée.

(1) Chez Van Weelden, libraire.

» tunc à venir.

Quant à ses mœurs, l'opinion de ce brave homme, qui disait tout cela sans malice, ne lui était rien moins que favorable. Les passions de M. Lovelace sont fougueuses, insolentes, terribles; le possible n'a rien de piquant pour lui; quand il veut une chose, il faut que cela se fasse. En peu de temps il était arrivé à une renommée effrayante, par le scandale de ses amours.

Non pas qu'il eût entretenu des maîtresses longtemps affichées, il n'aime rien, une affaire de cœur ne lui tient au cœur que faiblement; mais le caprice, le hasard, les dépravations de l'orgueil, l'oubli de toute honnêteté, l'heure présente, en voilà assez pour qu'il s'abandonne à sa longue nature. Dans ce moment-là qu'une fille lui plaise, et c'est une fille perdue! Il a la force, l'instinct, l'audace, la fièvre qu'exigent ces passions en tumulte; ajoutez une santé brillante, pleine, oisive, qui se sent de la verdure et de la simplicité de la jeunesse. Voilà l'homme! mais là il s'arrête; il méprise le jeu et le vin comme des passions indignes de lui. Ses amitiés valent ses mœurs; il a réuni autour de sa personne, digne chef d'une telle cohorte, les plus mauvais sujets de Londres, garçons de plaisirs et riches, pervers dès leur adolescence, toujours occupés à ne ressembler à personne, vicieux, plutôt pervers par tempérament que par une longue habitude; chaque année ces jeunes membres de la confrérie des heureux, après avoir épouvané la ville de Londres de mille scandales impunis, se réunissent dans une des terres de M. Lovelace, pour redoubler de licence; bientôt ils en venaient à s'entre-injurier les uns les autres, et dans ces moments de bonne foi avec eux-mêmes, ils s'accablaient des vérités les plus dures. A ce moment tout se passe en eux et tout en sort, ils ne conservent rien de ces belles vérités qu'ils se jettent à la face. Tant promis, tant payé; on se défend comme on est attaqué; lui-même M. Lovelace, homme récréatif et plein de bons mots, leur maître à tous et près de qui les meilleurs gentils hommes ont l'air peuplé, il accepte sa bonne part de ces reproches piquants, en fait tout pardon, il rend à droite, il rend à gauche tous les traits qu'on lui adresse. Ils appellent ces orgies de l'esprit, le jour des coquins! une fois lancés ils ne cessent d'ouïr les limites, et il faut leur savoir gré quand ils veulent bien convenir qu'il y a un Dieu dans le ciel. Au demeurant, très-courus et très-ambitieux, et les meilleures sociétés croiraient manquer un costume de ne pas voir ces gens-là; voilà le portrait. Que diriez-vous du portrait? C'est un homme impossible de peindre, un homme avec des vices et de l'indignation; cependant mon frère et ma sœur restèrent contents et abasourdis, comme on est dit le plus grand éloge de leur vie.

» A la fin mon frère et ma sœur, qui avaient couru les rues, se défendirent la porte de notre maison à M. Lovelace, ce fut alors que mon frère, d'un air dédaigneux et la main sur son épée, car il donne le goût à ses menaces, répondit à M. James que la maison de l'honorable

Les travaux de fortifications exécutés à l'étranger sont conçus et dirigés dans une pensée évidemment agressive contre nous. Ils modifient profondément le théâtre de nos guerres passées. Ils auront pour premier effet de ramener sur notre territoire les luttes que jusqu'à nos jours la France transportait au delà du Rhin et des Alpes.

Il serait donc urgent de mettre les plus riches et les plus influentes de nos cités à l'abri des effets des invasions possibles par le nord et par l'est.

Sans chercher ici à apprécier les traités de 1815, jetons un très rapide coup-d'œil sur la position militaire faite aux diverses puissances.

Par la création du royaume des Pays-Bas, l'Autriche, il est vrai, s'éloignait de nous. Mais la Prusse et la Bavière, en s'établissant dans des provinces bien voisines, nous exposaient, au moindre mouvement, à nous choquer contre trois puissances : la Hollande, la Bavière et la Prusse.

Ces trois puissances, sentinelles avancées de la sainte-alliance, ne s'endormirent pas à nos portes. Sur les 700 millions imposés à la France 187 servirent à élever une ligne de fortresses qui, de la mer du Nord au Rhin, du Rhin à la Méditerranée, et de la Méditerranée à l'Océan, enserrèrent la France dans une ceinture de fer et de pierres.

Après s'être tous fortifiés contre nous, chaque Etat se fortifia pour son propre salut, car trois espèces de dangers menacent les divers Etats de l'Europe : une guerre avec la France, une révolte des pays conquis, enfin une nouvelle atteinte portée à l'indépendance des petits Etats.

Ces trois éventualités ont fait naître le vaste système de fortifications qui jonche l'Europe moderne de places de guerre.

Tout homme qui a lu avec quelque attention l'histoire de nos luttes a remarqué cette manœuvre stratégique, constamment suivie par nos généraux depuis le règne de Louis XIV. Toujours, dans ses guerres avec l'Allemagne du nord, la France s'est efforcée de se placer dans le grand triangle formé à l'est par la mer, au couchant par le Rhin et au midi par nos frontières.

Cette manœuvre stratégique était la conséquence d'un axiome de guerre, qui est de prendre pour théâtre le terrain de son adversaire.

La coalition a voulu faire perdre aux armées françaises cette vieille habitude que nous avait donnée Turenne, de nous emparer des passages du Rhin, dans son cours inférieur.

Qu'on fait alors les étrangers? — Ils ont construit six grandes fortresses servant de têtes de ponts sur le Rhin. Cinq de ces fortresses sont accompagnées de vastes camps retranchés. Il serait superflu de nommer Wesel, Cologne, Coblenze, Mayence, Gemersheim, et Rastadt.

Nous voilà donc obligés de franchir le Rhin sur notre pont de Strasbourg. Mais, aux débouchés de la forêt-Noire, nos soldats viennent se choquer contre Rastadt et Ulm.

La rive gauche du Rhin est donc le théâtre de la guerre. Mais, sur sa frontière démantelée, la France n'a même plus Landau et Sarrelouis.

Pensez-vous que la coalition s'est bornée à empêcher nos armées de pénétrer chez elle? Non : elle a voulu que ses armées pussent pénétrer chez nous; elle a voulu choisir nos champs pour théâtre de combat, comme jadis nous choissions ses champs.

Il fallait pouvoir conduire les armées de la coalition du Rhin à nos frontières, sans risquer même les chances d'une bataille. Le problème a été résolu théoriquement. Des lignes successives de fortresses situées à trois ou quatre marches les unes des autres, ont marqué les étapes des futures armées conquérantes.

Chaque des grandes têtes de pont établies sur le Rhin a une place qui la couvre. De là, les colonnes ennemies s'élanceraient à heure fixe sur les frontières de France, marchant de place en place et s'abritant chaque soir, pour ainsi dire, derrière des murailles. Cette mobile base d'opérations de l'ennemi vient à nos portes.

Jetiez les yeux sur la carte, et vous voyez en avant de Wesel, Venloo et Maestricht; en avant de Cologne, Juliers et Maestricht; en avant de Coblenze, Luxembourg et Sarrelouis; en avant de Gemersheim, Landau; en avant de Maestricht, Liège, Huy, Namur, Charleroy, Mons.

On a fortifié Paris! mais Paris couvre-t-il l'Alsace? Paris remplace-t-il Landau?

Supposez l'ennemi marchant de Sarrelouis sur Nancy et Dijon... Comment l'empêchez-vous de tourner nos fortresses du nord et nos lignes de l'est?

Autrefois, nous allions en Italie. Le roi de Sardaigne en tient désormais les clés, et justifie merveilleusement bien le titre de *portier des Alpes*. Le fort de Bard ferme le Saint-Bernard; le fort l'Esseillon ferme le mont Cenis; les forts l'Exilles et Fenestrelles ferment le mont Genève; le fort Vinadio ferme le col de l'Argentière; le col de Tende est aussi fermé, tandis que Vintimille ferme la route de la Corniche, dont l'horizon nous laisse apercevoir les murs de Gènes. Tout est donc fermé à la frontière. Mais si par un de ces miracles de guerre qu'accomplissent nos bataillons, la France sautait un jour par dessus tous ces monts, elle ne trouverait plus dans les pays conquis une seule place pour établir sa base d'opérations. L'Autriche y a pourvu, Turin a été démantelé, et si nous descendions les Alpes, nous n'aurions pas un appui marchant sur le Milanais.

La sainte-alliance, après nous avoir barré le Rhin et les Alpes, voulait nous barrer les Pyrénées. Sept millions cinq cent mille francs ont été donnés à l'Espagne par le congrès de Vienne. Mais, tout en prenant les mil-

M. Harlowe n'était pas un lieu fait pour de pareilles explications; mais en tout autre lieu il était prêt à répondre à toutes les questions que M. James daignerait lui adresser. En même temps, et bien que mon frère fit mine de s'y opposer, M. Lovelace entra brusquement dans mon parler.

Vous pouvez croire, mon amie, si cette première alarme nous trouva calmes; mais le moyen de venir à bout d'un impétueux comme celui-là! En vain mon père, sans oser encore lui défendre sa maison, lui donnait à entendre que nous renoncions à l'honneur de ses visites; en vain moi-même, plus d'une fois, je lui fis dire que je n'étais pas visible, il revenait comme de coutume. Sur l'entrefaite se présentèrent deux nouveaux prétendants à ma main, M. Symmes et M. Mullins. Mon frère espérait voir agréer l'un ou l'autre, mais quand il eut vu que je les recevais comme j'avais accueilli mon premier prétendant, M. Wirley, l'indignation de mon frère ne connut plus de bornes. Il s'écria que j'étais décidément une fille séduite par ce misérable, et dans une rencontre chez le frère de M. Symmes, il l'insulta à ce point que les deux ennemis se battirent à l'instant même. Au premier choc des deux épées, mon frère fut désarmé et touché au bras gauche. On le rapporta, comme si c'eût été un homme mort. La fièvre le prit, et chacun dans la maison de m'accuser d'avoir tué mon malheureux frère!

Durant les trois jours qui suivirent cette rencontre, M. Lovelace envoya, très-exactement, pour savoir des nouvelles de son adversaire; c'est à peine si nos gens osaient répondre, aux siens quelques paroles de politesse. Mais, voyez l'audace! le quatrième jour, M. Lovelace vint en personne pour savoir des nouvelles du blessé, et cette fois, non-seulement il fut reçu par mes oncles comme le dernier des valets, mais encore on eut grand-peine à le retenir mon frère, qui voulait fondre sur lui l'épée à la main. Pour le coup ce fut dans la maison un grand tumulte, et je pensai m'évanouir de frayeur. Ils étaient tous ameutés contre un seul homme; mais lui, d'une voix nette et ferme, il refusait de se retirer avant d'avoir obtenu une réparation de mes deux oncles. Ma mère était occupée à retenir mon père, elle suppliait, elle pleurait; pendant que ma sœur, furieuse, jetait alternativement ses injures sur M. Lovelace et sur moi. A la fin, par égard et par pitié pour moi seule, et par la crainte de déplaire à miss Clarisse, il le consentit à se retirer, non pas sans avoir juré tout haut qu'il saurait se venger avant peu.

Vous savez qu'il était aimé de tous les domestiques de notre maison. Il est d'un caractère joyeux et généreux; il a pour chacun une bonne parole, et au besoin une guinée. C'en fut assez pour que, dans le débat de famille, nos propres serviteurs prissent le parti de l'étranger. Eh! que vous dirai-je, ô ma chère! qui me rend excusable à vos yeux? Chacun disait qu'il avait mis tant de modération, les insultes de mon frère avaient été si graves, que, touchée de pitié, je finis par accepter une lettre qu'il m'adressait;

lions, l'Espagne a jugé convenable d'attendre.

Ce serait outrepasser les bornes de ce travail que de rappeler les travaux de fortifications entrepris par l'Autriche derrière l'Adige, entre cette rivière et le Tagliamento, et les travaux exécutés pour fermer les vallées de l'Inn et de la Salza. Appelons l'attention sur Ulm, sur le camp retranché de Linz assis au débouché des Alpes et des montagnes de la Bohême, et sur la forteresse de Comorn qui défend et contient la Hongrie.

Pendant ce temps, la Prusse fortifie Minden, répare, augmente Magdebourg et Erfurtli.

Le lieutenant-colonel Ardant donne, dans son livre, de précieux renseignements sur les fortifications élevées dans l'intérieur de la Russie, de la Prusse, de la Hollande, de la Belgique, de la Suède. Il termine cette savante revue par une phrase que nous voulons rapporter. « On le voit! partout on prévoit la guerre, partout on s'y prépare, et la préoccupation d'une lutte contre nous est au fond de tous les préparatifs des grandes puissances. On se souvient de nos victoires sur le Pô, sur l'Adige, sur le Rhin et sur le Danube, et l'on s'efforce d'en rendre le retour impossible en modifiant, pour ainsi dire, la topographie des champs de bataille. Mais ce n'est pas assez de nous emprisonner dans nos trionphes; on veut les aborder sûrement, et irrésistiblement. et arriver étape par étape à ces provinces que la perte de deux de nos plus importantes forteresses a ouvertes à l'invasion. Peut-on nier ces faits? Et n'y a-t-il pas là un danger qui mérite qu'on le signale à l'attention du gouvernement et à la sollicitude de tous les amis du pays? »

Un écrivain nous apprend (1) comment les 700 millions de contributions tions payés par la France, en 1815, furent distribués. Nous voyons là que 175 millions servirent à élever des fortifications contre nous. Les Pays-Bas eurent 60 millions, la Prusse 20 millions, la Sardaigne 10 millions, la Bavière et les pays limitrophes entre le Rhin et les Etats prussiens 15 millions, les ouvrages de Mayence 5 millions, l'Espagne 5 millions 500 mille francs, aux forteresses sur le Haut-Rhin, 20 millions.

Mais cette somme, déjà très ronde, fut largement dépassée. Ainsi, les Pays-Bas, au lieu de 60 millions, ont dépensé en fortifications, avant 1830, 159 millions 500 mille francs.

La partie allemande de la confédération a dépensé 162 millions; la Sardaigne, 23 millions; l'Autriche, en Italie, 47 millions.

Dans la seule éventualité d'une guerre contre la France, la sainte-alliance a dépensé ou dépense 400 millions!

Nous ne comptons ici que les dépenses faites du côté de la France, en vue de la France. Les fortifications entreprises en Europe, dans l'éventualité de guerres de toutes natures, ont occasionné en outre une dépense de 230 millions. Ce qui fait un total de 630 millions dépensés en Europe pour les fortifications depuis 1815 jusqu'en 1845.

Pendant que l'Europe se mettait ainsi en frais de fortifications, la France dépensait sur ses frontières de terre deux cent soixante-cinq millions. Dans ce chiffre sont comprises les fortifications de Paris, pour 140 millions.

La France n'a donc dépensé que les quatre dixièmes de la somme employée par l'étranger.

On ne peut donc pas nier la proposition suivante : *Les préparatifs de l'Europe continentale contre nous ont été plus considérables et plus dispendieux que ceux que nous avons faits pour nous défendre.*

Dans cet état de choses, l'honorable M. Ardant voit un danger et le signale.

Ingénieur habile et bien autrement préoccupé des dangers qui menaceraient nos frontières de terre que nos côtes, M. Ardant a écrit un chapitre plein de faits et d'idées sous le titre : *Appréciation des dangers qui menacent nos villes maritimes dans le cas d'une guerre avec l'Angleterre*. L'auteur prouve, par des raisonnements basés sur les effets connus de l'artillerie ancienne et moderne, que les craintes inspirées à notre commerce et à quelques-uns de nos hommes d'Etat par la marine anglaise sont exagérées. M. Ardant puise ses citations à des sources officielles et même à des relations anglaises. Ce chapitre est excessivement curieux.

Le but de l'auteur est ici de démontrer qu'un bombardement et même un débarquement ne sont pas des opérations aussi décisives, aussi terribles qu'on se le persuade généralement.

La France doit évidemment défendre toutes ses frontières, celles de terre et celles de mer. Nous avons dit quels dangers la menaçaient du côté de la terre, et l'honorable M. Ardant a cherché à démontrer que nos côtes n'étaient pas menacées d'une manière dangereuse pour la sûreté de l'Etat, ni même bien inquiétante pour les intérêts du commerce maritime.

M. le colonel Ardant réduit à sa juste valeur la menace d'un débarquement sur nos côtes. Les petits débarquements sont sans influence sur l'événement d'une guerre, les grands débarquements sont des entreprises dispendieuses, toujours entourées d'un certain appareil, et contre lesquelles on peut par conséquent se mettre en mesure à l'avance. Les uns et les autres sont plus périlleux pour ceux qui les tentent que pour ceux qu'ils menacent. L'histoire le prouve. Pendant vingt ans, de 1795 à 1845, les Anglais ont pu débarquer sur nos côtes et ne l'ont pas fait.

Nous avons rappelé le chiffre dépensé par la France pour la défense de

(1) Koch, *Histoire des traités de paix*, page 261.

et bien plus! — j'eus la faiblesse de lui répondre. Il y avait tant de respect, tant d'obéissance, tant de dévouement absolu et d'humilité dans le peu de lignes qu'il m'écrivait! Depuis ce jour funeste, mes parents, honteux peut-être de s'être trop avancés, m'ont défendu de jamais revoir M. Lovelace. Ma mère, épouvantée des conséquences que pouvaient avoir de pareilles violences, est tombée malade, et c'est à peine si elle est convalescente aujourd'hui. Notre famille, naguère si heureuse et si calme, est remplie de divisions et de malaise. Mon frère et ma sœur, qui jadis se parlaient à peine, réunis maintenant par les mêmes rançunes, dominant mon père et ma mère. Ils sont les maîtres absolus de cette maison, dans laquelle ils devraient obéir. Si vous saviez comment mon frère parle à ma mère, avec quel oubli de toute révérence! et que vous avez bien fait, ma chère Anna, de ne pas vouloir devenir ma sœur! Depuis qu'il est établi de sa piqûre, mon frère m'a soumise à une inquisition de tous les instants. Il a persuadé à ma famille que j'étais d'intelligence avec le vil personnage. Il dit qu'il faut à tout prix me marier, et sur-le-champ, au premier qui se présentera. Juste ciel! n'a-t-il pas osé me présenter, devinez qui? M. Solmes, le riche Solmes! Heureusement mon père et mes oncles ont empêché tomber ce nom-là dans la boue d'où il est sorti. Ou bien, à défaut de cela, mon frère propose de m'emmenner avec lui dans sa terre, et pour tout dire, pour y remplir, à peu près, l'office d'une servante. Voilà ce que j'ai promis, plaignez-moi, je suis bien à plaindre. Pour la première fois je doute de moi-même, et je doute des autres. Je marche dans les ténèbres, je vis dans le silence, je ne sais quel isolement funeste se forme autour de moi, naguère si fêtée et si aimée. Savez-vous, enfin, que pour obtenir un peu de répit, j'ai pensé à vous aller faire une bonne visite de quelques jours, ma chère amie; et voulez-vous permettre cela à votre chère Clarisse? Madame votre mère, si bonne pour moi d'ordinaire, voudra-t-elle bien me recevoir? Je vous dirai même que le plus difficile est fait, car je viens en effet d'obtenir la permission d'aller passer quinze jours auprès de vous. Cette permission m'a été donnée en réunion solennelle, par toute la famille. Ils étaient tous dans le grand salon : mon père, mes deux oncles, mes tantes, mon frère, ma sœur, ma mère enfin. « Clarisse, m'a dit ma mère, votre demande d'aller faire une visite à miss Howe vous est accordée. — Très-fort contre mon avis! s'est écrié mon frère. — « Mon fils James! » a répondu mon père d'un ton sévère. Alors mon frère a jeté un coup d'œil languissant sur le bras qu'il porte encore en écharpe : « C'est que, dit-il, je ne veux pas que cette petite fille puisse revoir un pareil libertin. » Car voilà comment il me traite, et vous pensez s'il me faut de la résignation et du courage pour m'entendre parler ainsi, en présence des personnes que j'aime et que j'honore le plus.

(La suite à demain.)

sa frontière de terre; ce chiffre est depuis 1815 de 125 millions, non compris Paris.

Les sommes dépensées, demandées ou dont la demande est prévue, pour la défense des côtes, depuis la même époque, s'élèvent à 188,105,278 francs.

M. Ardant fait un tableau de la situation respective de la France et de l'Angleterre.

En France, la majorité des intérêts est basée sur l'agriculture. Le commerce et l'industrie, quelque respectables qu'ils soient, sont loin de posséder des valeurs comparatives à celles que nous procure chaque année la culture de notre sol.

En Angleterre, sur seize millions d'habitants, il y a douze millions et demi d'industriels. Notre fortune est foncière et immeuble, pour ainsi dire; celle de l'Angleterre est essentiellement mobilière.

En résumé, l'honorable député pense que les meilleurs moyens de défense pour nos côtes seraient le développement de notre marine marchande, l'amélioration de nos rades, de nos ports et de nos rivières maritimes. L'auteur fait des vœux pour qu'une direction soit donnée à nos constructions navales, telle que nous soyons en mesure de menacer un jour nos voisins; au lieu de nous défendre contre eux. M. Ardant appuie cette opinion de l'autorité de l'Angleterre et de celle des Anglais eux-mêmes, qui préfèrent la défense active de leurs côtes à une défense passive.

On parle beaucoup des travaux des Anglais sur leurs côtes. Ces travaux, d'après le rapport de personnes qui viennent de visiter les lieux, avec toutes les commissions nécessaires pour apprécier les faits, se réduisent à des réparations insignifiantes et à un très-petit nombre de constructions nouvelles. Les grands ports de refuge annoncés avec tant de bruit sont uniquement à l'état de projet. Nos voisins comptent avec raison sur leurs flottes pour nous interdire le passage du détroit, et sur leurs chemins de fer pour concentrer leurs troupes aux points que nous pourrions menacer. Nous devrions imiter leur exemple, et nous abstenir de charger nos rivages de murailles inertes que l'on perd facilement, et qu'on ne recouvre qu'avec les plus grands efforts.

Le premier but de l'auteur est, ce nous semble, d'arriver à une économie importante sur les travaux de défense des côtes. Il a dû s'estimer heureux de pouvoir motiver cette économie sur l'éventualité de notre frontière maritime. Voici le dernier mot de M. Ardant: pour nous, la question n'est pas douteuse, les trois ou quatre cents millions que nous serions conduits à dépenser en fortifications sur nos côtes, si nous nous engageons dans le système où nous ne faisons heureusement qu'entrer et dont il nous est encore permis de sortir, ces trois ou quatre cents millions seraient mieux employés à terminer les travaux civils de nos grands ports, à améliorer les bacs de nos rivières, à appeler dans nos ports le commerce étranger par les facilités et les commodités que lui offriraient de bons mouillages, des quais et des débarcadères commodes et sûrs. Enfin une faible partie de cette somme donnerait de puissants encouragements aux compagnies de navigation et les mettrait à même de pouvoir trouver un jour en elles des auxiliaires pour une expédition maritime.

Avant tout, la France doit donner à sa frontière du nord et à celle de l'est toute la force nécessaire pour soutenir la grande guerre, la guerre sérieuse, celle qui peut seule la préoccuper, au point de vue de son avenir, et comme nation et comme grande puissance.

M. le colonel Ardant a eu l'heureuse pensée de joindre à son ouvrage une carte de l'Europe centrale, extraite de la carte militaire des principaux Etats de l'Europe, dressée au dépôt général de la guerre, sous la direction habile du lieutenant-général Pelet.

La carte qui accompagne l'ouvrage de l'honorable M. Ardant indique pour toute l'Europe centrale: 1° les places fortes actuellement entretenues; 2° les places neuves, en construction ou grandement améliorées depuis 1814; 3° les chemins de fer exécutés; 4° les chemins de fer en cours d'exécution; 5° les lignes d'inondation de la Hollande.

Quelle que soit l'opinion du lecteur, il doit voir dans le livre publié par un député consciencieux, ingénieux, bon citoyen, l'élément le plus précieux pour l'étude d'une immense question nationale et militaire à la fois.

Nouvelles et faits divers.

Hier après-midi, un jeune garçon est tombé sous la glace sur le *Nieuwe Haven*. Il allait périr, lorsque survint une femme, qui, ne consultant que son courage et son humanité, alla résolument à son secours et le retira de l'eau.

— Nous lisons dans le *Phare de la Loire*: « Le coup de vent du 23 a sévi avec bien de la rigueur sur nos côtes; de toutes parts, nous recevons avis de sinistres. Parmi cette liste déjà trop nombreuse de navires déparés, avariés ou jetés à la côte, la perte la plus déplorable est celle du *Monte-Christo*, venant de Batavia à Nantes, avec un chargement de café et d'indigo, d'une valeur de 250,000 francs.

» Sorti cette année même des chantiers de M. Baudet, à Paimbœuf, le *Monte-Christo* en était à son premier voyage. Il avait une courte traversée, et le capitaine Collet, qui le commandait, pouvait se féliciter de toucher bien vite au port, lorsque la tempête est venue briser son navire presque à l'embouchure de notre fleuve, et en sortir à la fois dans les flots son second, six hommes de son équipage et lui-même.

» Il y a des existences de marins qui sont marquées d'un signe fatal. Au mois de décembre 1844, dans la nuit du 19 au 20, un de ces redoutables coups de vent qui signalent trop souvent l'hivernage dans cette île, éclata sur notre colonie de Bourbon. Aussitôt, l'habile et prudent capitaine de port de Saint-Denis, M. de Saint-Maurice, donne aux navires en rade le signal d'appareiller. Parmi ces navires, il s'en trouvait un, l'*Amphitrite*, tout chargé et prêt à faire voile pour Nantes; il appareilla avec les autres. Le coup de vent passé, tous reviennent au mouillage. L'*Amphitrite* seule manque à l'appel, et depuis, on n'a plus entendu parler ni du navire, ni de l'équipage.

— On écrit de Nauheim, 22 décembre:

La nuit dernière, pendant un violent ouragan, accompagné, à ce que prétendent quelques personnes, de secousses de tremblement de terre (le baromètre n'indiquait que 26° 9'"), une nouvelle source bouillonnante d'eau salée a jailli de dessous terre à travers un trou d'une profondeur de 600 pieds, qui avait été pratiqué, il y a quatre ans, pour obtenir un puits artésien, travail qui depuis avait été abandonné. Cette nouvelle source ne le cède en rien au *Sprudel* (la source principale) pour la chaleur de l'eau et pour la quantité de sel et de gaz qu'elle contient; elle est en outre cinq fois plus abondante. Elle jaillit avec une telle impétuosité de la profondeur de la terre, que le puits entier est rempli d'écume jusqu'au haut. Toute la promenade qui environne les sources est remplie d'eau salée. A l'exception du Kurbrunnen, dont le niveau s'est un peu abaissé, on ne remarque pas que les autres sources soient moins abondantes.

— On écrit de Ebingen, le 26 décembre:

Hier, dans l'après-midi, on a ressenti ici, de même qu'à Ulm, un bruit souterrain, accompagné d'une légère secousse de tremblement de terre. Le thermomètre indiquait 1 degré et demi en dessous de zéro et le baromètre était passablement bas.

A Biberach l'on a également ressenti vers la même époque une secousse de tremblement de terre verticale. Dans quelques maisons isolées, situées hors de la ville, les fenêtres ont tinté et plusieurs objets ont vacillé. Le baromètre indiquait 26° 1' 4", le thermomètre + 2°; l'atmosphère était chargée et le vent soufflait d'Ouest.

— On sait que les partisans du magnétisme prétendent qu'ils peuvent entreprendre les opérations chirurgicales les plus douloureuses, sans que le patient endorme en éprouve la moindre sensation. On vient de pratiquer à l'hôpital de l'University-College, à Londres, deux opérations sans que les patients aient éprouvé la moindre douleur; le chirurgien, M. Leston, ne s'est pas servi pour cela du magnétisme, mais de l'influence d'un courant d'éther. L'une de ces opérations était l'amputation d'une jambe, et l'autre, l'extraction de l'ongle du gros orteil. L'opérateur se servit d'abord d'un appareil pour étourdir le patient par la vapeur d'éther, et l'opération fut ensuite promptement exécutée avec le plus grand succès. Ni l'un ni l'autre des deux patients, en revenant à lui, ne se doutait de ce qui lui était arrivé. Il paraît qu'on avait déjà employé en Amérique la vapeur d'éther pour des opérations moins importantes, telle que l'extraction des humeurs.

— M. Boitel, propriétaire à Rambouillet, possède près de cette ville, une ferme qui est devenue le théâtre de faits tellement merveilleux, qu'on aurait peine à y croire, si le propriétaire, homme aussi honorable que distingué, ne les affirmait sérieusement.

Dans le courant de novembre et décembre dernier, des explosions, ayant un caractère électrique se manifestèrent dans plusieurs parties habitées de cette ferme. Des meubles furent déplacés, d'autres brisés; la vaisselle, placée sur des planches, fut projetée au loin, et réduite en morceaux.

A ces premiers phénomènes, d'autres succédèrent bientôt, ayant, à peu près, le même caractère. Toutes les vitres des fenêtres furent cassées; par moment, des masses de pierres et de sable tombaient sur les gens de la maison, venant on ne sait d'où. Plusieurs personnes furent blessées.

Le propriétaire troublé, inquiet dans cette position critique, soupçonnant qu'il pouvait entrer, dans ces actes, de la malveillance, s'adressa au procureur du roi. Visite de ce magistrat, recherches inutiles, renouvellement des faits inexplicables. Les gens de la ferme, croyant, dans leur naïveté, qu'il pouvait s'y mêler quelque peu de magie, s'adressèrent au curé.

Le curé vient, avec croix et bannière, prie, conjure, répand l'eau bénite; le tout sans résultat. M. Boitel, découragé, froissé dans ses intérêts, a fait fermer la porte de sa ferme, et est venu à Paris demander aux savants de l'académie, l'explication de cette désastreuse merveille.

On assure que le maire de la commune, un peu esprit fort a fait écrire, au-dessus de la porte principale de la maison abandonnée, cet écriteau déjà employé dans des circonstances analoges:

« De par le roi, défiance à Dieu
De faire miracle en ce lieu »

Théâtre-Royal-Français.

Lundi 4 janvier 1847. (Représentation n° 85.)

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE

L'ARTICLE 213

OU

Le Mari doit protection....

Comédie-vaudeville en un acte, par MM. Dennery et Gustave Lemoine.

L'AMBASSADRICE

Opéra en 3 actes, paroles de M. Scribe, musique de M. Auber.

Au premier jour la reprise de la *Somnambule*, opéra en trois actes, musique de Bellini.

ANNONCES.

POMMADE DU BARON DUPUYTREN,

composée par MALLARD, pharmacien à Paris.

Cet agréable cosmétique, par ses propriétés toniques, arrête promptement la chute de la chevelure, la fait recroître et en prévient la décoloration. Le pot: 2 fr. 50 c.; tous les pots portent le cachet et la griffe Mallard. Dépôt chez M. Creman, coiffeur, et Rensburg, à La Haye Kerckhoff, à Amsterdam; Ch. Concke, à Rotterdam.

Cours des Fonds Publics

Bourse de Paris du 31 Décembre.

	Int.	30 déc.	OUVERT.	FERMÉ.
France	Cinq pour cent	118 30		
	Trois pour cent	80 40		
	Emprunt Ardoin			
	Anc. différés			
Espagne	Nouv. dito			
	Passive			
Naples	Certificats Falconet	103 25		
Pays-Bas	Dette active	21		
	Dette active	5		
Belgique	Dito	3		
	Banque belge			
États-Unis	Obligations de la Banque			

Bourse de Vienne du 23 Décembre.

Métalliques, 5 % 108 1/2. — Lots de fl. 500, 157 1/2. — Lots de 250, 113 1/2. — Actions de la Banque 1536.

Bourse d'Amsterdam du 31 Décembre.

Métalliques, 5 % ». — Naples, 5 % ». — Ard., 5 % 20 ». — Dette différée ancienne, » — Passive 5 % ». — Lots de Hesse 64 1/2. — Cours après la Bourse (2 1/2 heures). Ardouin sans variation.

LA HAYE chez Léopold Lobenberg, Lage Nieuwstraat.

Dépôt général à Amsterdam chez M. SCHOONEVELD et FILS.

Beurssteeg; et à Rotterdam, chez S. VAN REYN SNOEK Hoofdsteeeg.

COMPAGNIE VIGNOBLE,

des Propriétaires réunis,

rue dite Hofstraat, 155, Buitenhof, n° 61, à La Haye.

Le commerce des vins touche à la fois aux premières nécessités de la vie, à une infinité de jouissances et à l'hygiène publique. Considéré sous ce triple rapport et aussi au point de vue de son importance industrielle, ce commerce mérite donc des attentions et des soins, que notre maison s'est fait un devoir de lui consacrer.

La Compagnie vignoble offre au public des avantages et des garanties faciles à apprécier: elle met le producteur en rapport direct avec le consommateur; elle évite ainsi les frais onéreux prélevés par de nombreux intermédiaires, et tire des meilleurs crus ses vins, qu'elle livre dans toute leur pureté primitive. Enfin appeler la consommation par la supériorité des qualités et l'infériorité des prix, tel est le but courageusement poursuivi, il faut le dire, et entièrement atteint par la Compagnie vignoble.

VINS EN CERCLES ET EN BOUTEILLES.

On peut s'adresser par lettre non affranchie au chef de la Compagnie vignoble, Buitenhof, ou au Magasin rue dite Hofstraat, 155. Toutes les demandes sont rendues à domicile franches d'impôt et de port. Les moindres commandes sont de 12 bouteilles.

Payable comptant, et la bouteille à raison de 5 cents.

Bordeaux.

	Par barrique.	Par bouteille.
Médoc	fl. 130 et fl. 155	fl. 0.60 et fl. 0.70
St-Emillon	170	200
St-Estephe	210	0.90
Robert-Ladon	200	250
St-Julien	200	300
Bordeaux agassac		240
Château de Cantemerle		260
Château de Cantemerle	220	270
Château de Cantemerle		1.10
Château de Cantemerle		1.50
Haut-Médoc		2.00
Branc-Médoc		2.25
Leoville		3.00
Château Lafite		3.50
Grand vin Latour		4.00

Vins blancs.

	fl.	0.80 et	1.50
Graves et Barsac		1.50	2.50
Sauterne		1.50	2.50
Bergerac doux		1.20	
Muscot Lunel		1.50	
» Frontignan		2.00	
» Rivesaltes		2.50	

Côtes du Rhône et du Midi.

Saint-Georges	0.70
Tavel	1.00
Saint-Joseph	1.50
Ermitage	2.25
Côte rotie	2.50
St-Perry Mousseux	2.40

Bourgogne.

Beaujolais	1.25
Beaune	1.50
Pommard	1.50
Vohay	2.00
Chambertin	2.50
Chabli blanc	1.30

Champagne.

Sillery	2.25
Epervay	2.25
»	2.50
» de Perdreix	2.60
» sec	3.00
» rouge	3.00

Vins fins.

Xères	1.00	2.25
Madère	1.00	2.50
Mallaga	1.20	2.50
Sherry	1.50	2.50
Port-à-port vieux	1.50	2.50
Pagarette		2.50
Alicante		2.50
Canarie sec		2.50
Syracuse		2.50
Constantia par 1/2 bouteille		3.50
Lacryma Christi, id.		3.00
Rot-à-Finto		4.00
Tokai		6.00

Vins de Rhin.

Niersteiner	0.80
Geisenheimer	1.00
Scharlachberger	1.20
Marcobrunner	1.50
Liebfraumilch	2.00
Steinberger	2.50
Johannisberger Claus	4.00
» Cabinet	8.00
Aschmaushauser Blesberg	1.30
Moselle	0.80
Pisporter	1.50

Eau de Vie.

Genièvre vieux et de Cologne	1.00 et 1.55
Extrait d'amer	75
Eau de vie de France	90
» Barcelona	1.20
» Cognac	1.30 et 1.80
Rhum	1.20 » 1.60
Arac de Batavia	1.20
Esprit de vin	1.50
Kirschenwasser	2.00
Extrait d'Absinth	2.00
Extrait de Bischoff; bouteille	1.00
Sirop de Punch	1.20 et 1.50

Liqueurs.

Anisette	fl. 0.90 fl. 1.50 et 2.25
Coracao	0.80 1.50 2.25
Crème de Noyau	2.25
» d'Amande	2.25
» de Rose	2.25
Eau-de-vie de Dantzig	2.25
Marasquino di Zara	3.00
Huile d'olives	1.20
Vinagre de Bordeaux blanc et rouge	0.40

Par 25 bouteilles, rabais de 5 p. c.